

Julia Ducournau, à corps perclus



COMPÉTITION Quatre ans après sa Palme d'or pour *Titane*, la Française revisite, avec *Alpha*, la psychose des « années sida ». Mais un retournement de situation artificiel torpille toute l'entreprise.

Alpha, de Julia Ducournau, France, 2 h 8

L'après-Palme d'or est un virage âpre à négocier pour n'importe quel cinéaste et, coupons court à tout suspense, Julia Ducournau (*Titane*, Palme d'or 2021) finit dans le décor. Dans *Alpha*, la réalisatrice se replonge à sa manière dans les « années sida », imaginant une étrange maladie sanguine qui transforme les gens en statues de marbre. Quand Alpha (Mélessa Boros), 13 ans, revient avec un tatouage qu'elle s'est fait faire dans des conditions hygiéniques douteuses, sa mère (Golshifteh Farahani) s'inquiète qu'elle rejoigne les rangs des infectés. D'autant qu'à la maison, Amin (Tahar Rahim), l'oncle toxicomane d'Alpha, représente lui aussi un danger sanitaire.

PROTHÈSES ET EFFETS GORE

On achète la première heure, où Julia Ducournau excelle encore à interroger notre regard sur l'altérité des corps. Ici, des individus malades, momifiés sur pied, maigres à faire peur. Tahar Rahim, émacié, a subi une cure stricte pour correspondre aux besoins du personnage ; le département prothèses et effets gore s'en est encore donné à cœur joie. Le corps alité opère comme une projection de la mort, et notre société rétive à la finitude des existences ne peut dès lors que le rejeter. Là, la cinéaste restitue assez efficacement, quoique avec de gros sabots, la psychose sociale qu'une



Une adolescente (Mélessa Boros) dont le corps est en mutation. DIAPHANA DISTRIBUTION

épidémie engendre (on se rappelle que Julia Ducournau a reçu sa Palme à l'issue d'un festival encore covidé, avec masques et tests obligatoires). C'est à l'école qu'Alpha trouve sa meilleure scène, dans une piscine, alors que ses camarades croient l'héroïne contagieuse.

Le plantage intervient lorsque le scénario, bouffi, prend le dessus sur la mise en scène et le propos. Dans sa seconde moitié, *Alpha* dévie de son sujet pour emballer un pas de deux plus

Le plantage intervient lorsque le scénario, bouffi, prend le dessus sur la mise en scène.

intimiste entre Amin et sa nièce, en réalité prétexte à un retournement de situation artificiel – qu'on ne vous dévoile pas ici, par politesse. La déception est haute, car s'emparer du genre horrifique pour traiter de l'épidémie de sida et de l'homophobie qu'elle a secrétée, encore peu filmée chez nous au-delà de Robin Campillo, était une belle promesse. Peut-être que Julia Ducournau, qui a tourné quelques épisodes de la série *Servant* de M. Night Shyamalan, a voulu rendre hommage au maître hollywoodien du « plot twist ». En la matière, on se situe davantage dans le bas du panier de ce que le cinéaste a pu écrire que de *Sixième sens*. Et l'édifice narratif de s'effondrer, plus bêta qu'Alpha. ■

CYPRIEN CADDEO



CANNES PREMIÈRE
Raoul Peck
relit Orwell

Orwell, 2 + 2 = 5, de Raoul Peck, États-Unis, 1 h 59

Inlassablement, Raoul Peck poursuit ce travail que l'on pourrait aisément dire d'utilité publique. Il vise à interroger les œuvres et les engagements, littéraires, philosophiques, artistiques ou politiques, de personnalités issues de différentes régions du monde et d'époques diverses. Avec une finalité : en extraire ce qui pourrait constituer un corpus de mémoire humaine, socle d'un avenir à construire.

En 2024, il avait évoqué dans *Ernest Cole, photographe* ce Sud-Africain engagé dans la lutte contre l'apartheid. De retour à Cannes Première avec *Orwell : 2 + 2 = 5*, il bâtit un récit à partir de textes d'Orwell dont la cohérence de pensée exprime une inquiétude basée sur l'interrogation des responsabilités individuelles dans l'agencement du monde. Homme d'images, Raoul Peck a su choisir les passages essentiels et ce qui pouvait avoir le plus d'impact cinématographique pour raconter une histoire. Il a mêlé les genres, images d'actualité et films réalisés à partir de 1984. La lecture du cinéaste permet de comprendre que, contrairement à une idée reçue, ce livre qui manie surveillance à grande échelle, novlangue, totalitarisme, etc. concerne la planète entière et n'est pas intrinsèquement une dénonciation de l'URSS. Le propos d'Orwell est évidemment plus vaste. D'ailleurs, le film de Peck montre bien combien notre monde actuel – de la colonisation aux mouvements de libération, de Trump à Poutine, de l'Ukraine à Gaza, des violences policières au racisme et à la montée de l'extrême droite – est aussi le fruit de ce que dénonçait et craignait l'écrivain.

Raoul Peck nous encourage tout simplement à interroger le passé, à comprendre ce qui a bien pu se passer pour qu'on en arrive là. Il invite les jeunes générations à se saisir de ce temps d'avant pour ne jamais accepter l'idée que 2 + 2 = 5. ■

PIERRE BARBANCEY



UN CERTAIN REGARD *The Plague*, les ados, ces pestes

The Plague, de Charlie Polinger, États-Unis, 1 h 35

Si les Goonies faisaient du water-polo et étaient des enfants de Satan, cela donnerait *The Plague*, redoutable premier film de l'Américain Charlie Polinger. Il nous offre une plongée asphyxiante dans l'enfer adolescent d'un club de natation, où un jeune garçon se retrouve marginalisé et harcelé dès lors que ses camarades décrètent qu'il est porteur de la peste. Maladie imaginaire, vrai rituel d'humiliation pour souder les membres du groupe, façon gang d'à peine pubères. Polinger assume de piocher dans les codes de la fable comme dans ceux de l'horreur pour prendre à bras-le-corps la cruauté de l'âge ingrat – ici, un couloir rappelle *Shining*, là un bal convoque *Carrie*. Âmes sensibles attention : la question dermatologique, cruciale pour des garçons pourchassés par l'acné, avait rarement été filmée comme ça. ■ Cy. C.

QUINZAINE DES CINÉASTES *Amour apocalypse*, juste la fin du monde

Amour apocalypse, d'Anne Émond, Canada, 1 h 40

La solastalgie a jusqu'ici peu été traitée au cinéma. Et la Canadienne Anne Émond s'en empare avec beaucoup d'humour dans *Amour apocalypse*. Propriétaire d'un chenil, Adam vit en communion avec la nature et pense la fin du monde proche. Pour lutter contre son éco-anxiété sévère, il s'achète une lampe thérapeutique. La luminothérapie se révèle inefficace mais, en appelant le service client, il tombe sur la chaleureuse voix de Tina. Un échange en appelant un autre, ils finissent par devenir des interlocuteurs réguliers et développent au téléphone une relation quasi amicale. Avec un sens aigu de la rupture de ton, des situations loufoques et son art du montage, Anne Émond tire cette comédie romantique vers le haut. D'autant que les acteurs, Patrick Hivon en tête, jouent leur partition avec brio. ■

M. M.

SEMAINE DE LA CRITIQUE *Nino*, les trois jours d'avant

Nino, de Pauline Loquès, 1 h 36, France

Mêlant la solitude urbaine, l'appréhension de la maladie et une difficulté à être au monde, le premier long métrage de Pauline Loquès saisit les trois jours précédant le changement de vie de son héros, Nino. Le jeune trentenaire, incarné tout en intériorité par le magnétique comédien Théodore Pellerin, vient d'apprendre qu'il a un cancer de la gorge. Le lundi suivant, il doit commencer son traitement. Il peine à annoncer la nouvelle à ses proches, incapable de trouver les mots justes. Avec une subtilité rare, la cinéaste filme magnifiquement ce personnage en suspens, perdu dans un Paris étrange où la mort semble rôder au tournant. Ce premier film témoigne déjà d'une grande maîtrise du récit dans un geste cinématographique d'une grande beauté formelle. ■

M. M.